

Martial, Marcus Valerius Martialis, né vers 40 (on hésite entre 38 et 41), un 1^{er} mars (c'est un détail que l'on sait, parce que son anniversaire tombait au jour des Calendes (1^{er} du mois) et mort vers 104 à Bilbilis, province de Saragosse.

On ne va pas faire dans l'originalité à tout crin, quant aux sujets de méditation par temps de confinement ; on va aujourd'hui se pencher sur quelques épigrammes du cher Martial ; on va seulement tenter quelques versions moins conventionnelles que celles qu'on peut trouver partout.

Si vous me connaissez, vous vous direz que je vais ici vous refaire le coup d'un Catulle en langue verte. Pas tout à fait... Je sais me tenir. Mais procurez-vous tout de même chez Tristram l'excellent opuscule intitulé *Catullus, petit chien*. Certains en ont fait un livre de chevet. Merci.

Livre 2, 7

*Declamas belle, causas agis, Attice, belle,
Historias bellas, carmina bella facis,
Componis belle mimos, epigrammata belle,
Bellus grammaticus, bellus es astrologus,
Et belle cantas et saltas, Attice, belle,
Bellus es arte lyrae, bellus es arte pilae.
Nil bene cum facias, facias tamen omnia belle,
Vis dicam quid sis? magnus es ardalius.*

Tu déclames comme un prince, mon cher Atticus, et tu plaides à merveille,
Tu nous pouds de charmantes histoires et chies des vers de haute lisse,
Tu composes des mimes tout mignons ; tes épigrammes : du nanan !
En grammaire, pas plus fortiche que toi, et en astrologie, pas de pareil,
Et quant à la danse et au bel canto, Atticus, tu te poses un peu là.
La lyre est belle quand tu en joues, et tu es beau quand tu joues à la baballe.
Même quand tu ne fous rien du tout, tu fais tout en beauté.
Tu veux que je te dise ? T'es la mouche du coche, tu nous saoules.

Dans la *pointe*, Martial emploie un terme rare (que seul Phèdre le fabuliste utilise aussi), *ardelio*.

Phèdre (*Fables*, II, 5) : *Est ardalionum quaedam Romae natio, / Trepide concursans, occupata in otio, / Gratis anbelans, multa agendo nihil agens, / Sibi molesta et aliis odiosissima*. Soit, ceci : « Il existe à Rome une nation d'ardéliens, / Qui s'agite à tout va, et ventile à tous vents, / Qui s'essouffle gratis, et se bousille l'existence à courir au four et au moulin, / À charge pour eux-mêmes et pour les autres, imbitables. ») Bref, l'ardélien est un « amateur » en tout (je vois qu'un traducteur anglais dit *dabbler*, « dillettante ») qui se tient pour indispensable et emmielle tous le monde.

Gautier (Théophile, des *Émaux et Camées*, le maître de Baudelaire) écrit dans *Les Jeunes-France, romans goguenards* : « Ô lecteurs du siècle ! ardéliens inoccupés qui vivez en courant et prenez à peine le temps de mourir... » On peut transposer en notre siècle sans problème : pensons à tel philosophe de comptoir, dépoitraillé de la chemise, ayant un avis sur tout depuis des lustres, excitant un nigaud politique à aller sauver la Libye, par exemple... Ces factotums méritent la tarte à la crème qu'un plaisantin parfois leur balance.

Ma version réfère à La Fontaine : « *Ainsi certaines gens, faisant les empressés, / S'introduisent dans les affaires : / Ils font partout les nécessaires, / Et, partout importuns devraient être chassés.* » Merci à lui. Si vous passez à Château-Thierry, allez au musée : il y a là une édition des *Fables* illustrées au 19^{ème} siècle par Imam Bakhsh Lahori, un miniaturiste indien. Magnifique !

—
Livre 1, 110

*Scribere me quereris, Velox, epigrammata longa.
Ipse nihil scribis: tu breviora facis.*

J'écris, tu t'en plains, Toi-qui-Fonces, des épigrammes qui sont trop longues.
Tu n'écris rien, toi : les tiennes sont plus courtes.

L'art de fermer sa gueule à un idiot : il s'appelle Velox, un rapide donc ! La plainte de l'importun est longue, 1^{er} vers ; la réponse cingle. Tout Martial est là.

—
Livre 1, 38

*Quem recitas meus est, o Fidentine, libellus :
Sed male cum recitas, incipit esse tuus.*

Ce que tu nous récites est de moi, Faux-Derche, c'est mon livre.
Mais comme tu récites comme un cochon, ça devient le tien.

À l'époque, Beaumarchais n'était pas né, et la propriété intellectuelle ne se défendait que par le moyen le plus simple : l'insulte au fâcheux qui s'approprie la parole d'autrui (il s'appelle ici *Fidentinus*, et son nom dit bien que c'est un personnage en qui il est difficile d'avoir confiance, d'où ma solution). Savoir parler était important : le livre était écrit pour être dit en public, ou en petit comité, chez l'ami invitant. Les *recitationes* étaient donc le véhicule de la transmission. Pline raconte dans une lettre (*Epistulae*, 6.15) :

C. PLINIVS ROMANO SVO S.

Mirificae rei non interfuisti; ne ego quidem, sed me recens fabula excepit. Passennus Paulus, splendidus eques Romanus et in primis eruditus, scribit elegos. Gentilicium hoc illi : est enim municeps Properti atque etiam inter maiores suos Propertium numerat. Is cum recitaret, ita coepit dicere: 'Prisce, iubes . . . !'. Ad hoc Iauolenus Priscus (aderat enim ut Paulo amicissimus) : 'Ego uero non iubeo.' Cogita qui risus hominum, qui ioci. Est omnino Priscus dubiae sanitatis, interest tamen officiis, adhibetur consiliis atque etiam ius civile publice respondet : quo magis quod tunc fecit et ridiculum et notabile fuit. Interim Paulo aliena deliratio aliquantum frigoris attulit. Tam sollicite recitaturis prouidendum est, non solum ut sint ipsi sani uerum etiam ut sanos adhibeant. Vale.

Pline à Romanus

Il est arrivé une chose amusante, et tu n'étais pas là, et moi non plus ; mais on m'a raconté ça, c'était encore tout chaud. Passenus Paulus, brillant chevalier romain et savant émérite, écrit des élégies, il tient ça de famille : il vient du canton de Properce, et même il compte Properce parmi ses ancêtres. Le voilà qui se met à réciter, et il commence : *Priscus, vous ordonnez*. . . C'est alors que Javolénus Priscus (il était là en personne, car intime de Paulus) se manifeste : *Moi ! Mais je n'ai rien demandé*. . . Pense donc : grande rigolade à la ronde, et blagues de fuser ! Il faut dire que Javolénus n'est pas particulièrement futé, mais enfin il participe aux affaires publiques, et même il juge au civil : ce qui rend d'autant plus ridicule et mémorable ce qu'il venait de faire. Cette divagation n'a pas manqué de jeter un froid sur la lecture de Paulus. Tant il convient de veiller non seulement à ce que celui qui doit faire une lecture ait quelque bon sens, mais à ce que les auditeurs ne soient pas complètement bouchés. Take care.

Pline

(Pline racontait des histoires pour en tirer une morale – différence avec madame de Sévigné qui en racontait aussi, mais pour le plaisir de faire de l'esprit, car elle savait qu'on allait se réunir pour l'écouter être lue.)

—
Livre 1, 9

*Bellus homo et magnus vis idem, Cotta, videri :
Sed qui bellus homo est, Cotta, pusillus homo est.*

Tu veux passer, Cotta, pour un beau parleur et pour un grand homme :

Mais le grand homme beau parleur, Cotta, est un petit bonhomme.

Bellus, dit Martial : l'adjectif en latin signifiait plutôt « joli » que « beau », ce qu'il a donné en français. Le Cotta en question est un personnage politique, qui se veut important, parce qu'il prétend maîtriser le beau langage. On en connaît qui, dans leur jeunesse, ont fait du théâtre avec leur prof de français, se disent disciples d'un penseur célèbre et adviennent aux plus hautes responsabilités en se regardant le nombril dans un miroir. Et ne marqueront pas forcément l'histoire.

—

Livre 6, 14

Versus scribere posse te disertos
Adfirmas, Laberi: quid ergo non vis ?
Versus scribere qui potest disertos,
Non scribat, Laberi : virum putabo.

Faire des vers, tu le peux, et de bonne facture
Tu l'affirmes, Labéris : que ne le veux-tu donc pas ?
Qui peut faire de bons vers, Labérius,
Et qu'il n'en fasse pas : voilà l'homme, à mon avis.

—

Livre 7, 3

Cur non mitto meos tibi, Pontiliane, libellos?
Ne mihi tu mittas, Pontiliane, tuos.

Pourquoi je ne t'envoie pas mes livres, Pontilianus ?
Pour que tu te dispenses de m'envoyer les tiens, Pontilianus.

J'ai choisi des épigrammes parmi les plus célèbres ; c'est toujours un plaisir de se les réciter en ayant en tête tel ou tel casse-bonbon bouffi de vanité. Ici, le *visé* se nomme Pontilianus : on soupçonne immédiatement le pontife pontifiant. Même si vous ne savez pas le latin, vous verrez aisément que Martial est un équilibriste qui balance les mots à la perfection : *tibi / mihi, tuos / meos, mitto / mittas* : à toi, à moi : ping-pong !

Il était Romain, on ne peut plus romain de Rome. Il était né en Espagne et il a préféré revenir y mourir : la grande Ville l'avait épuisé. Trop de tarés, trop de bourrins satisfaits. Il en avait soupé. Il faut dire qu'il vivait une époque formidable, sous Domitien. Il était venu de sa province pour faire fortune et comptait sur l'appui de quelques gars du pays, comme Sénèque, ou son neveu Lucain (il en a été le « client », i.e il venait chercher tous les matins sa sportule (son panier-repas), de quoi ne pas crever de faim, en échange de quoi il faisait de la réclame pour son « patron » dans les conversations : épuisant ! (Le « patron » romain est devenu par la suite le « parrain » chez les mafieux : autres temps, mœurs identiques.) Manque de bol : après une conjuration ratée contre lui (un certain Pison...), Néron a eu une dent contre Sénèque, son prof de philo, et Lucain le poète : couic ! Martial va donc voir Quintilien le rhéteur et Pline le Jeune, neveu de l'Ancien, lequel mourut en secourant les gens lors de l'éruption du Vésuve. Martial compose à tire-larigot, mais ses « patrons » s'attribuent parfois ses œuvres : pénible ! Domitien (le frère de Titus, celui qui a détruit le temple de Jérusalem et bâti un arc de triomphe sur le Forum pour célébrer ce haut fait ; Titus aussi, qui laissa tomber la brave Bérénice, princesse orientale, pour monter sur le trône chez lui, appelé par le testament de papa Vespasien, l'inventeur des toilettes publiques : on récupérait l'urine, fixateur indispensable pour la teinture des tissus, dont la pourpre issue du murex, coquillage subtil) Domitien donc l'a fait « chevalier », et il est parvenu à vivre sans trop de soucis matériels. Mais il en a eu assez du tracassé, des

embouteillages et des outres sur pattes, et donc est reparti, pour l'Espagne : Pline a payé la traversée, et Marcella, une bonne copine, lui a offert une petite villa pour terminer sa course.

Si vous voulez lire un livre extraordinaire : Jean-Luc Hennig, *Martial*, Fayard, 2003. C'est la biographie d'une époque, celle des Néron & Domitien, de fameux humanistes (le premier traitant la crasse par l'incendie volontaire, et crevant plus tard, dans un égout sous les coups de mercenaires, en se murmurant à lui-même le magnifique *Qualis artifex pereo*, « Quel sacré bonhomme d'artiste crève en ma personne ! » C'est sanglant, c'est boueux, c'est la vie, et c'est très bien écrit.



Suppléments.

1/ un *Néron* du cinéma, très amusant : Peter Ustinov en 1951 dans *Quo Vadis ?* de Mervyn LeRoy.

2/ *Nero* chanté par Fats Waller : <https://www.youtube.com/watch?v=dNnPt3R8esg>

Lyrics : You got me so wild / How can I ever deny / You got me so high / So high I cannot feel the fire / And you keep telling me / Telling me that you'll be sweet / And you'll never want to leave my side / As long as I don't break these / Promises, and they still feel oh so wasted on myself (répété)...
&c. (Une déclaration d'amour, quasiment ! Et Waller a le sens de la rime qui tue...)